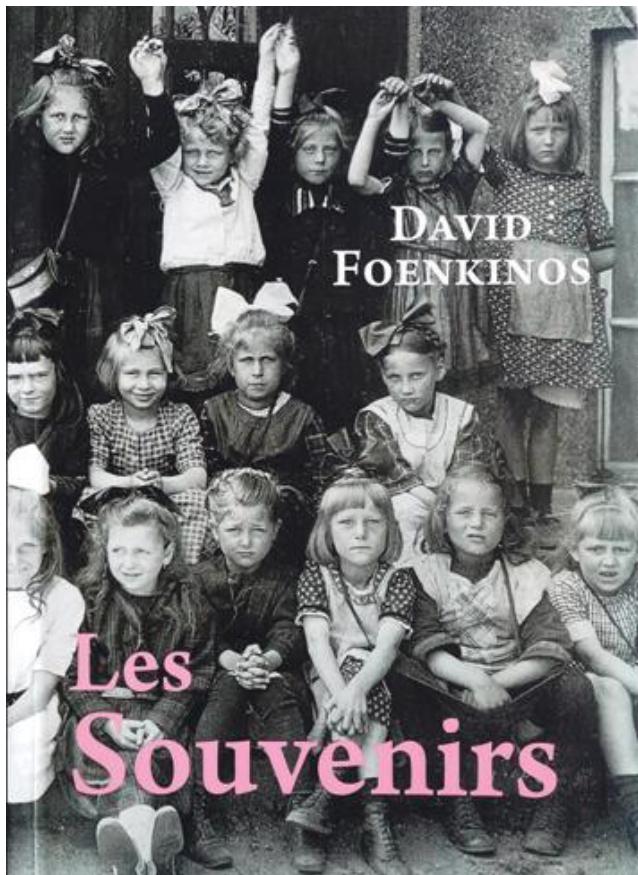


LA PRISE DE CONSCIENCE



La mémoire éclaire le monde non loin des tumultes de la ville, quand l'écrivain donne raison à sa conscience. Celui-ci fait remonter dans ses souvenirs les images d'autrefois, inspirées du passé. Dans son livre *Les Souvenirs*, David Foenkinos parle au passé comme il parle à l'avenir. D'abord, en ce qui concerne ses grands-parents et sa grand-mère en particulier qu'il croque de sa plume avec minutie ; puis l'amour de Louise qui symbolise le présent et le mariage.

Des phrases soignées aux agréables sonorités agrémentent la connaissance de soi et de sa singularité.

En réalité, rien n'échappe à sa conscience des antériorités du passé qui dépose trace sur l'écran de ses nuits noires. L'individu se place au centre du regard réel de l'âme cernant une part du personnage du roman qui nous est cher. La famille proche nourrit notre vie quotidienne et comme chacun de nous, la mémoire, le souvenir, proviennent d'une extraction profonde, lointaine voire prénatale. L'artiste peint sous sa plume, la diversité des situations entreposant le choc des images des sources de notre affectivité.

La fuite en avant

A un certain avancement de la vie, avant la vieillesse, il y a la réflexion voire l'introspection. Dans votre propre famille, du temps de votre jeunesse, votre œil observe les anciens qui disparaîtront, en principe, avant vous. La mort, par nature énigmatique rode comme un malin plaisir autour de la grand-mère de l'auteur en l'élevant vers une théorie irréfragable ou une universalité générale. Le lecteur observe une certaine tendresse devant ce personnage.

L'évènement de la fuite de cette femme, âgée mais réellement vivante, crée un vide que David Foenkinos comble de son inquiétude tout en envisageant le pire. La cachette bientôt découverte par l'effet du hasard agit comme un

remède bienveillant scellant le retour de la vieille dame presque indigne. L'auteur résume dans le texte la situation ainsi : « *Elle céda en discernant la panique dans leur regard. Elle vit soudain à quel point elle n'était plus une mère, mais un poids. Est-ce cela la ligne de démarcation de la véritable vieillesse ?* »

Le lecteur pourrait se reconnaître si une situation similaire se présentait à lui. Il n'en est que virtualité du moins dans la vraie vie lorsque le halo aux couleurs estompées se niche sur la colline sous couvert des derniers rayons du soleil qui disparaîtront pour renaître de grand matin. Ainsi se comprend la vie...

La bulle de la vieillesse

L'observation précède l'action et, ainsi il se pourrait que la personnalité se partage en deux, celui qui observe se met en un point à part, celui qui agit se meut dans un univers différent. Le souvenir est en marche, représenté par une femme âgée appelée par l'auteur : « ma grand-mère » stigmatisée entrant dans une bulle à la fois transparente et hermétique. A l'opposé, l'observant, un jeune dans la force de l'âge en lien direct avec sa famille pointe un œil nouveau et non inintéressé sur l'absolue nécessité d'aimer. Ladite bulle nappée de sa lumière glisse doucement et inexorablement vers le rebut de la société, une fois les larmes coulées. David Foenkinos sait que la maison de santé l'attendait comme si son confort illusoire combattait la lame de fond.

La vieillesse n'oublie pas sa lointaine maternité et son petit-fils qui en est le symbole heureux, désirant frapper à sa porte se heurte à l'emphase d'une serrure rouillée. Néanmoins la route reste ouverte dans le sens de la descente si bien que le sillon tracé verra éclore les senteurs

du renouveau, derrière un arc de cercle de l'existence.

Comme un lac en Suisse

Le tourbillon de la vie s'introduit harmonieusement dans un prisme circulaire afin d'en disparaître un jour. Mais, à l'âge de raison avant la pente douce d'un certain destin, tout est ordre et beauté, luxe, calme et volupté. Dans sa force guerrière le corps et l'âme maintiennent la force de l'âge vivante à un degré extrême, face à la fantaisie des sentiments. Ingrédient indispensable, la compassion figure de proie de tout honnête homme, se déverse en eau de source pure aux confins de la montagne-vie. Cette eau a été bienfaitrice pour sa grand-mère aussi.

Cependant, la jeunesse synonyme du présent et du futur signe un acte de mariage avec Louise et l'auteur se permet les mots suivants : « *Louise était allongée à travers le lit : c'était une invitation à la réveiller à mon arrivée. Le drap était comme un rivage sur son épaule ; le rivage paisible ; un lac en Suisse* ».

De cet amour, un garçon naîtra et s'ensuivit une rupture du couple ce qui marque une sorte de césure, une pose dans l'action, une invite à l'arrêt, un sentiment de détachement, une fin en soi.

Le lien de l'écrivain et du poète demeure universel et son arbre fait resplendir la forêt.

Jean-Frédéric VERNES

« *LES SOUVENIRS* » :
Roman De David Foenkinos.
Editions Gallimard Folio, 18€, 281 pages.